L'abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 2 NOVEMBRE 1890.

THÉATRES DE L'OPERA.

Il envoyons notre Bulletin Artistique à mardi ou mercredi ; plus probablement mercredi, car nous imaginons qu'un jour d'importante élection comme après-demain ne songera pas à pareil genre de lecture. Nous pourrons, d'ailleurs, y faire ainsi figurer le compte-rendu et de *Gillette de Narbonne*, dont le public de ce soir aura la primeur, et de *Mireille*, dont la première représentation avait lieu hier.

La délicieuse œuvre de Gounod et de Mistral a obtenu un fort joli succès; nous aurons plus d'un compliment à adresser aux interprètes. Mais dès aujourd'hui permettez nous un coup d'œil que nous croyons très salutaire. Les entr'actes ont été hier d'une longueur démesurée, et absolument immotivés. Les règles de proportion ont été en cela renversées ; tel entr'acte d'une demi heure précédant ou suivant un tableau de dix ou quinze minutes.

Cette impatrimoine inutilement causée parmi le public pourrait compromettre la réussite fort légitime de cette œuvre si fraîche, si imprégnée de poesie. L'action de *Mireille* est de moins compliquées et pour qu'elle porte il est urgent qu'on ne donne point à l'émotion qu'elle cause, le temps de s'effacer.

Nous savons bien que c'est là un spectacle court, qui peut aisément finir à dix heures, mais si cela est l'objection, on pourrait y obvier par quelque lever de rideau. Cela vaudrait infiniment mieux que des entr'actes sans fin, qui lassent les plus patients.

A la matinée d'aujourd'hui le *Trouvère* ainsi distribué : *Leonore*, Mlle Briard ; *Azucena*, Mme Cottet ; *Manrique*, M. Cottet ; *le comte de Luna*, M. Cueto ; *Fernand*, M. Sylvain ; *Inès*, Mlle Peltier ; *Ruiz*, M. Pourcillié.

Ce soir, ainsi que nous l'avons déjà dit : *Gillette de Narbonne*, livret de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Edmond Audran.

Beaucoup de pièces réussies et dignes du compositeur d'*Olivette* et de la *Mascotte* ; des situations amusantes et quelques complets à note égrillarde, fort joliment tournée, comme par exemple ceux que chante *Gillette*, au second acte sur un capitaine venu et le remplacement militaire et civil.

La distribution est comme suit : *Gillette*, Mme Lecœur ; *Roger de Lignolles*, M. Poirier ; *Grifardin*, M. Homerville ; *Olivetter*, M. Coutellier ; *le roi René*, M. Blanc ; *le sénéchal*, M. Villars ; *Bopilo*, Mlle Couturier ; *Chateauneuf*, Mlle Celtier.

La brochure de *Gillette de Narbonne* (avec traduction en anglais) sera vendue à la porte du théâtre. Nos remerciments à M. Durieu pour l'exemplaire envoyé à l'*Abeille*.

Demain, représentation en dehors de l'abonnement : *Les Huguenots*, chantés par Mmes Martini, Dynah Duquesne, Piantin, Peltier; MM. Meuriot, Chavatche, Cueto, Sylvain, Coutellier, Pourcillié, Blanc, Rossi, Fauconnier.

M. Lafarge.

Nous aimons à nous rappeler que nous avons protesté énergiquement, par la plume et par la parole, contre ceux qui s'apposaient ici au engagement de M. Lafarge, l'un des plus artistes les plus charmeurs parmi ceux de notre Opéra ; et oui, par beaucoup, fut aussi méconnu que le furent, quelques années auparavant, M. Engel, maintenant un artiste du plus haut rang, et, la saison dernière, M. Fürst.

Après avoir obtenu, l'hiver dernier, une réussite éclatante à Rouen—dont le public est peu commode—; après y avoir créé le rôle de Samson dans le *Samson et Dalila*, de Saint Saëns ; après avoir conquis—conquête fort difficile—M. Reyer, le critique des *Débats*, compositeur de *Sigurd*, de *Salammbo*, en se faisant entendre à lui au piano, dans cette dernière œuvre, M. Lafarge a signé un superbe engagement au Théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, et la campagne à peine ouverte, l'y voilà déjà maître du terrain ; en attendant qu'il entre à l'Opéra de Paris, dont la direction lui fait des offres splendides.

Nous ne suivrons pas le jeune et éminent artiste dans toute la route déjà parcourue à Bruxelles, et comme nous n'voulons pas qu'on nous accuse de trop céder à une sympathie dont nous ne nous sommes jamais défendu, que nous aimons au contraire à proclamer, nous nous contenterons de citer le journal le plus autorisé de Bruxelles : L'*Indépendance Belge* Voici ce que disait celle-ci, en rendant compte de *Roméo et Juliette*, que venaient de chanter M. Lafarge et Mlle Sanderson, célébrité parisienne du moment et la cantatrice préférée de M. Massenet. Après avoir écrit un vif éloge de la créatrice d'*Esclarmonde*, le critique belge s'exprime ainsi :

"Que disait-on qu'il n'y a plus de ténor? Nous en avons un d'un mérite vraiment supérieur. M. Lafarge a chanté et joué le rôle de Roméo comme il ne l'a jamais été à la Monnaie, dépassant de beaucoup les espérances qu'avait fait concevoir son début dans *Faust*. Il a chanté ce rôle qui demande tant de qualités de virtuose et de musicien, avec une voix fraîche, d'un beau timbre, d'une égalité parfaite dans tous les registres ; avec une puissance remarquable dans les effets de force dont il n'abuse pas ; avec d'exquises demi-teintes ; avec une vérité d'accents et une justesse d'expression qui ne se sont démenties dans aucune situation ; enfin avec une netteté d'articulation des paroles fort rare. M. Lafarge a eu des nuances d'une extrême délicatesse et d'un grand charme dans les phrases de sentiment, avec lesquelles contrastait de la manière la plus heureuse et la plus saisissante ses élans brûlants dans les scènes passionnées. Et ces contrastes n'avaient rien d'arbitraire, de conventionnel; ils étaient amenés, justifiés par le sens des paroles et par la contexture de la phrase musicale. On s'étonnait déjà d'entendre un ténor doué d'une belle voix, qui instrument, M. Lafarge le possède et il s, en outre, l'art d'en faire usage aux meilleures fins de l'effet musical. C'est un chanteur de nature et d'éducation. Ajoutons qu'il est un comédien intelligent, attentif à tout ce qui peut contribuer à la vérité scénique et à l'illusion du spectateur. Il est Roméo comme Mlle Sanderson est Juliette ; l'un comme l'autre s'efforçant, avec succès, d'être non pas seulement l'interprète, mais l'incarnation du personnage qu'il représente."

Les autres journaux de Bruxelles, la *Réforme*, le *Journal de Bruxelles*, la *Gazette*, les *Nouvelles du Jour*, le *Soir*, parlent avec le même éloge.

Dans le prochain numéro nous en donnerons d'autres extraits.

Académie de Musique.

Une fort intéressante semaine s'ouvre aujourd'hui à l'Académie de Musique et pour notre part nous serons heureux d'entendre cet admirable répertoire de Shakespeare qui, en vérité, a bien devancé les temps et qui aujourd'hui, mieux encore, beaucoup mieux qu'aux dix-septième et dix-neuvième siècles, fait l'admiration de tous ceux qui ont quelque peu de cœur ou de cervelet.

Le grand maître sera, d'ailleurs, des interprètes d'une valeur indiscutée : Mme D. P. Bowers, M. Frédéric Warde. Leurs preuves sont faites depuis longtemps et leur retour à la Nouvelle-Orléans ne sera qu'une reprise de succès.

C'est par *Macbeth* que les deux artistes ouvriront de suir leur engagement. *Macbeth*, l'une des plus puissantes conceptions du génie humain. Etude admirable, saisissante, de l'ambition ; comme *Richard III*, la brute couronnée, le tueur d'enfants ; qui aurait dû mourir, non pas sur un champ de bataille, mais sous la hache du bourreau ; puisque bourreau il fut et souvent, si impitoyablement lui-même.

Macbeth sera joué aussi samedi soir et à la matinée de mercredi ; puis *Henry VIII*, lundi, vendredi soir et en matinée le samedi ; *Virginius* le mardi ; le mercredi soir, retour à Shakespeare et dans l'une de ses œuvres maîtresses : *Othello*, et enfin jeudi : *Damon et Pythias*.

Dimanche, 9 novembre, troupe de comédie, direction Jarbous.

MUSIQUE.—Remerciments à la maison Louis Grunewald & Cie pour l'envoi suivant : *Les Perles d'or*, mélodie de Francis Thomé ; poésie de De Vaux ; *Olier*, mazurke de G. E. Von Hoff ; *Blanche*, polka, par A. G. Montamat ; *Parisiana*, valse de Henry Wehlmann Jr.

—Remerciements aussi à M. Jenins Hart, pour l'envoi de : *Carcelle du printemps*, romance ; paroles de Pierre Joseph Bernard ; musique de Alcide Berghs.

—Nous recevons de M. L. V. Robert, 14 rue Baronne : *La Folle des Bahams*, nouvelle dalse parisienne, par Carl A. Blanc et *Gendolier Wallace* (sur une mélodie de E. Foy), par Otto Roeder. Deux morceaux pour piano.

Mlle Hélène Augustin.

Nous apprenons que Mlle Hélène Augustin, accompagnée de sa mère et de son jeune frère, vient d'arriver à New York et sera à la Nouvelle-Orléans dans une semaine ou deux. Il y aura de cela bientôt trois ans, au moment où Mlle Augustin quittait sa ville natale, pour aller achever en Allemagne ses études de musique et de piano, ce nous fut vive joie de saluer ce talent à son aurore, aurore fort brillante déjà.

Aujourd'hui il nous revient en pleine clarté, nous dit-on, et c'est notre vif désir de l'entendre bientôt.

Mlle Hélène Augustin est d'abord une organisation artistique remarquable, et c'est là une splendide avance.

Seulement il arrive quelquefois que ceux qui sont ainsi traités en favoris par la nature, comptent trop sur leur intelligence primesautière et négligent le travail. Il n'en a pas été ainsi de Mlle Hélène Augustin.

Sincèrement modeste et se rendant compte de ce qu'il en coûte pour arriver à être une personnalité dans le domaine de l'Art, elle a accepté le labeur le plus sérieux ; labeur continu, sous les yeux de professeurs du plus haut renom, lui imposant des études fort austères souvent, et toujours sans relache.

Durant trois ans la jeune artiste louisianaise a donc persévéré dans des efforts sérieusement guidés et l'intelligence que nous lui connaissons, nous laisse facilement deviner quels résultats ont été obtenus par elle.

Nos meilleures soulaits, nos plus confiantes espérances accompagnèrent son départ ; nous serons heureux de fêter son retour et, avec celui ci, des espérances pleinement réalisées, nous n'en doutons pas.

Théâtre St. Charles.

Le public a sans doute, comme nous d'ailleurs, de bons renseignements sur la troupe qui, au St-Charles, va occuper la semaine s'ouvrant aujourd'hui.

En effet, dès la première heure, on s'est pressé au contrôle et voici qu'au moment où nous écrivons ces lignes, la feuille de location est déjà couverte en grande partie.

Oui, les extraits de journaux qu'on nous a communiqués, sont tout et tous favorables à cette compagnie, dont le premier sujet est M. Mortimer Murdoch, un acteur qui porte un nom heureux au théâtre, et le porte, semble-t-il, avec honneur.

Il nous est très vanté dans le rôle de Scothy, du mélodrame : *Hoop of gold*, qui est le spectacle de ce soir et sera celui de toute la semaine.

Musée-Théâtre.

Le Musée-Théâtre de M. Eugène Robinson, qui vient d'être restauré à fond, ouvrira le mercredi 5 novembre, et les représentations en auront lieu tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir. A l'occasion de cette ouverture, 5,000 photographies seront distribuées aux visiteurs.

En consultant nos colonnes d'annonces on verra que le programme est des plus opulents ; les curiosités sont en abondance et l'on assistera, entr'autres, à des effets de scène inéconnus, dépassant tout ce qui a été vu en ce genre.

C'est ainsi qu'on aura le spectacle de la métropole du Tennessee : Memphis, avec une reproduction fidèle de ses rues, de ses magasins, résidences, églises, hôtels, bâtiments, bateaux à vapeur, et une véritable rivière sur laquelle évoluent ceux-ci. Par une transition excellemment réussie, la ville passe du jour à la nuit ; elle est soudainement illuminée et un incendie éclate.

Nous le répétons, cette suite de tableaux mouvants est un triomphe de la mécanique.

Tout cela se voit pour la somme de 10 cents.

Grand Opera House.

On annonce avec beaucoup d'éloges la troupe qui commence, ce soir, un engagement. Elle paraîtra dans le mélodrame à grand spectacle : *The Great Metropolis*.

Les journaux des Etats-Unis en ont publié des appréciations flatteuses ; pièces et acteurs paraissent avoir réussi sur nombre de scènes importantes.

The Great Metropolis sera joué toute la semaine.

Dimanche 9 novembre : *The Water Queen*, pièce burlesque, par la Compagnie Kiralfy.

L'idéal, en fait de toilette féminine, vient d'être défini par un couturier amateur :

"Des chiffons partout et des vêtements nulle part."

M. X..... à John, valet de Chambre anglais :

—Ah, ça! triple idiot, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé, ce matin, à neuf heure, comme je t'avais dit ?

—M'sieu, j'ai pas osé.... M'sieu dormait !!!

Un mot d'Alphonse Karr :

("Nul n'ignore que la clarinette est un instrument qui rend sourds ceux qui l'écoutent et aveuglent ceux qui en jouent."

Toujours amusantes les affiches.

On lit, en ce moment, sur divers murs de la bonne ville de Paris :

"Théâtre du Chatelet

"On demande des grands hommes pour la figuration."

Pourvu qu'on en trouve beaucoup !

Fragment de dialogue :

—Oui, mon chér, il m'a appelé imbécile !

—Il a en tort, il a en tort !

—Mais il a reconnu ensuite qu'il s'était trompé.

L'ami, qui n'a pas écouté :

—Il a en tort, il a en tort !

La logique des enfants :

—Papa, disait Totor, pourquoi donc écrie-tu si fin, toiqui a de grosses mains, et moi si gros avec mes petites mains ?

Réflexion fin de siecle.

L'homme n'a plus que deux époques dans la vie :

—Celle de l'espérance, où il rejette ses cheveux en arrière.

Et celle du désenchantement, où il les ramène en avant !

Calinaux marchand de tableaux.

—Je voudrais un paysage, lui dit un client, mais quelque chose qui soit d'un maître !

—Quel malheur! j'avais quelque chose qui eût fait votre affaire. Mais ça a un mètre cinquante !

Boireau dîne dans le grand monde.

Au milieu du repas, la maîtresse de la maison, qui n'a cessé de causer, se tourne vers son hôte :

—Comment! vous ne dites rien, monsieur Boireau ?

—Madame voudra bien m'excuser, répond Boireau, mais, comme elle continuait à tenir le crachoir, j'attendais mon tour.

Un bohème sort de chez un ancien camarade de collège, à qui, en évoquant les vieux souvenirs d'enfance, il est parvenu à extirper cent sous. Joyeux, il fait sauter la pièce blanche dans sa main.

Tout à coup, le millésime attirant son attention, il regarde plus attentivement et lit : 1840.

—Tiens, c'est drôle! murmure-t-il ; la date de ma naissance.

Puis, apercevant dans la glace d'une boutique ses cheveux presque entièrement blancs et ses traits fatigués par les privations :

—Hein! ma vieille, s'écrie-t-il mélancoliquement, en s'adressant à la pièce, nous avons roulé tous deux depuis cinquante ans ; mais c'est égal, tu peux te flatter d'être joliment mieux conservée que moi !

M. de Calinaux commence à étudier la géologie. Il disait, dernièrement :

—J'entends souvent déplorer le sort de ceux qui vont coucher dans les carrières d'Amérique. Ils ne sont pas tellement à plaindre.

—Tu me semble, pourtant....

—Je limais encore, ces jours ci, dans un journal très sérieux, que les carrières de plâtre sont toujours composées d'un grand nombre de lits !

Au tribunal correctionnel :

—Accusé, vous avez déjà subi quatre condamnations pour vol, escroquerie, vagabondage et voies de fait, est-ce vrai ?

—Oui ; mais je n'ai pas gentil de me rappeler ça, monsieur le président.

—Vous dites ?

—J'ai ma fiancée dans la salle et je peut me faire du tort !

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 2 novembre 1890.—Indications : Pour la Louisiane : Temps beau, plus frais, excepté température stationnaire sur la côte, vents du sud-ouest.

Température du 1er novembre 1890.

Thermomètre de R. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal.

Entre Carondelet et Baronne.	Fahrenheit	Centigrade
7 Heures du matin.....	50	10
Midi.....	56	14
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	56	14

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 28 heures.

Mariages

Michael J. Demenet à Mlle Catherine Casey.
John L. Davenport à Mlle Jeanne C. Benis.
Marshall Henderson à Mlle Christine Caldwell.
Peter Evens à Mlle Indiana Charleston.

Naissances.

Mme Amos W. Everhart, un garçon.
Mme Luigi Sbarbaro, un garçon.
Mme Patrick J. Everett, un garçon.
Mme John Paissegar, un garçon.
Mme Wm Dares, un garçon.
Mme Auguste Stierwald, un garçon.
Mme Edward Gasser, une fille.
Mme Joseph Demouelle, une fille.
Mme Frederick Keseker, une fille.
Mme Frank Snakenberg, une fille.
Mme John Friedel, une fille.
Mme Wm Waine, une fille.
Mme Chas Heidmann, une fille.
Mme Vincenzo Pappa, une fille.
Mme Christian Jacob, jumelles.

Décès.

Chas Stevens, 80 ans, Lesbarg Dha.
Frank Carter, 2 mois, 315 rue Philip.
Harry Ivery, 59 ans, 133 rue Libertè.
Un enfant de Mme Hermann Vauss, 1 jour, 487 rue Camp.
Chas Cromwell, 7 ans, 618 rue Laurel.
Flora Burdeen, 3 ans, 357 rue Catondelet.
Katie Watts, 18 hours, 704 rue Pyrtania.
J. Joseph Lacoste, 20 jours, 171 1/2 rue Nord Claiborne.
Daniel Wilson, 87 ans, 408 Nord Robertson.
Frederick C. Freitag 23 ans, 215 Chemin du Bayou.
Mme Conlas W. Marks, 31 ans, 215 rue Huitième.
Olivia Brooks, 1 mois, 59 rue Sud Rocheblave.

Ventes immobilières.—Liste des ventes faites à la Bourse des Encanteurs :

Par W. I Hodgson & fils.

Deux lots rue St-Charles, entre Walnut et Chesnut, $1 200 chaque.
Cottage No 131 Burdette, $300.

Par Mason, Denis & Kenaghan.

591 acres dans la paroisse Pointe-Coupée, 2,070.

Par Spear & Excoffer.

Emplacement de commerce et résidence, coin St-Charles et St Joseph, $6,100.

LES CIMETIERES.

Pour le commun des martyrs, la fête des morts commence vers les neuf heures du matin, au moment où chacun, après avoir pris son déjeuner, éprouve le besoin d'aller visiter la tombe de ceux qu'il a aimés, et dont il pleure encore la perte. C'est une erreur ; la fête est commencée, depuis longtemps déjà, dès le lendemain, où l'on travaille, depuis quinze à vingt jours, pour offrir au mort chéri un souvenir digne de lui.

Dieu sait à quelles privations on se coudamne, parfois, pour pouvoir orner convenablement une tombe ; on peine, on souffre, mais on ne s'en plaint pas ; et la longue journée finie, si c'était à recommencer, on n'hésiterait pas un seul instant ; on s'exposerait à peiner, à souffrir plus qu'auparavant. Mais quelle qu'ait été l'activité dans les familles, avant le jour de la Toussaint, elle n'est pas à comparer avec celle qui se manifeste, le jour même, chez les marchands de fleurs. Dès une heure ou deux du matin, des tombereaux pleins de roses, de camélias, de chrysanthèmes, d'immortelles blanches, jaunes et autres nuances, se déchargent au marché Français. Ce sont des étalages gigantesques. On se demande, avec étonnement, d'où peuvent bien sortir toutes ces fleurs qui ont envahi le marché et n'y laissent plus le moindre place à la viande, aux légumes, au poisson.

Nous connaissons un fleuriste homme extrêmement habile, qui a fait, hier, de véritables merveilles. Ce qu'il a été vendu de bouquets, de couronnes, de croix, de croissants, de lyres, d'ifs, de toute dimension, de toute couleur est véritablement inimaginable ; on l'appelle Anseman. Or, les Anseman deviennent légion, le jour de la Toussaint et l'on en est réduit de se demander d'où viennent tous les jardiniers qui, ce jour là, trouvent le moyen d'encombrer la ville de toutes ces fleurs. Ajoutez à cela le bruit énorme qui se fait de fleurs artificielles, d'ornements de toute sorte en perles, fabriqués ici, au nord en Europe, en France particulièrement, et l'on comprendra quel chiffre d'affaires il se fait, à la Nouvelle-Orléans, à l'occasion de la Toussaint.

Jamais, croyons-nous, le temps ne s'est montré aussi favorable que cette année, aux déplacements ordinaires de la Toussaint, aux visites faites aux cimetières : un soleil, splendide, un air frais qui invitait au mouvement, à la marche. Cependant nous n'avons pas remarqué dans certains cimetières l'affluence accoutumée.

Il est une heure, quand nous arrivons au cimetière du Vieux Bassin. C'est le plus ancien, le plus vénérable de tous ; c'est celui qui nous rappelle les meilleurs souvenirs, celui où se trouvent les tombes des plus anciennes familles de la ville. Il n'y a, pour ainsi dire, pas une tombe qui ne porte un nom historique. Les ornements y sont nombreux, les décorations pleines d'élégance et de bon goût, mais il y a moins de fleurs que l'ordinaire et aussi moins de visiteurs.

A la porte, nous apercevons le Comité de la Société française de Bienfaisance, qui fait sa quête accoutumée, entouré d'un essaim d'orphelines et d'orphelines qui sont l'objet de mille soins de sa part. On sait que, ce jour là, les orphelins et les orphelines de l'asile Ste-Marie du troisième district, lui appartiennent. C'est la Société qui les héberge ; elle les tra te, elle les habille, elle en vêtit le tutin. La Toussaint est la véritable fête de ces enfants ; ils l'attendent avec impatience dans leurs orphelinats, et, le jour venu, ils s'en donnent à cœur joie.

L'empressement que mettent les différentes sociétés de Bienfaisance de toutes les nationalités, sans exception, à procurer un jour de bonheur à ces déshérités du monde et de la famille, leur fait le plus grand honneur. La société italienne et la société Israélite Portugaise, bâtons noueux de dire, rivalisent de générosité avec la société française. Elles l'ont prouvé hier, comme à l'ordinaire.

Les tombes de ces différentes associations étaient très bien décorées ; beaucoup de fleurs, beaucoup d'ornements, beaucoup de drapeaux.

Quant aux quêtes, nous désirons nous tromper, mais elles nous ont semblé un peu moins abondantes que de coutume. C'est un fait que nous constatons avec regret. Quand on connaît l'esprit essentiellement charitable de notre population qui donne toujours, autant qu'elle le peut, souvent même plus qu'elle ne le peut, en voyant baisser ainsi les recettes des cimetières, le jour de la Toussaint, on est forcé d'admettre qu'il règne une grande pénurie d'argent dans notre ville.

A six lieis plus loin, près de la rue Claiborne se trouvent les cimetières No 2, No 3, No 4. Nous y remarquons bien des tombes délaissées, mais il y en a aussi qui sont assez richement ornées. La bonne volonté y est, mais les ressources manquent. Quiconque voudrait se rendre un compte exact de la situation financière de certaine classe de notre population, n'aurait qu'à passer cette journée de la Toussaint, à prendre des notes dans nos cimetières ; en basant ses calculs sur le plus ou moins d'opulence des décorations des tombes, il ne se tromperait guère.

On peut hardiment poser en principe que quiconque ne couvre pas, ce jour là, de fleurs la tombe de sa famille, est impuissant à le faire. Il n'y a pas au monde de ville où le culte des morts soit aussi développé et se manifeste d'une façon plus éclatante.

Dans le cimetière No 3, nous remarquons les tombes Barelli, Delachaise, Caballero, Carrière, Miltenberger, celle de la Société Harmonie, des Sœurs de Charité, de la Persévérance.

A la porte d'entrée, à la porte de sortie, vous trouvez toujours des orphelins et des orphelines, sous la garde de leurs religieuses et sous la protection des Sociétés de bienfaisance.

Le No 4, entre Bienville et Douane, est réservé à la population de couleur, elle y a de nombreuses tombes de sociétés qui, toutes, sont savamment décorées. La aussi, à chaque porte, il y a des orphelins, des orphelines de couleur sous la direction de religieuses de la même race. Vers les 3 heures de l'après midi, nous nous précipitons dans un train de chemin de fer où nous avons de la peine à trouver place ; il nous a fallu faire, debout, une partie du voyage.

Heureusement, le trajet n'est pas long. En moins d'un quart d'heure, nous arrivons aux Cimetières de la Métairie ; nous traversons rapidement les cimetières Presbytéren, des Israélites, de St-Patrick, des Odd-Fellows, de Greenwood, des Pompiers.

Ici le fouis est plus dense et les décorations nombreuses. Que de centaines de mille âmes dorment à leur dernier sommeil !

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots: **"Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer.** Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit:

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit: "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit: "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées: une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont **le meilleur cathartique** et le **meilleur** apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. S'obtiennent pour tous les Pharmaciens.

Nous approchons du pont du Bassin Neuf.

La foule est énorme ; les voitures font queue.

C'est décidément le cimetière Howard qui l'emporte et attire le plus la foule des promeneurs de la Toussaint, et, en vérité, le lui le mérite ; c'est une magnifique cité de la mort, admirablement tenue. Il n'y a pas de parc anglais entretenu avec plus de soin et de luxe.

Les monuments s'y multiplient, tous jours, et l'année en année, il se transforme, il se transfigure. Rien de gracieux, d'imposant à la fois, comme ces élégants monuments, semés avec un savant désordre, dans cette enceinte, vaste comme une ville. Tous de blancs et des rochers recouverts d'une brillante verdure, d'un gazon toujours frais rasé. La plupart sont d'un style pittoresque, d'une architecture irréprochable ; quelques-uns sont de véritables modèles du genre. Nous voudrions citer des noms ; la chose est impossible, la liste serait trop longue.

Depuis quelques années, les sociétés de vétérans, les sociétés de bienfaisance prennent le chemin de ce cimetière et tendent, presque toutes à y installer leurs tombes. A l'entrée même, nous trouvons celle de l'Armée du Tennessee, qui se compose d'un immense tertre, surmonté de la statue équestre du général Joe Johnston. Au pied, se dresse fièrement la statue d'un soldat confédéré, une tête de lion, de grandeur naturelle, du sculpteur Perelli ; il y a bien de la vie dans ce marbre. Moins ambitieux que le groupe en bronze du général confédéré, il lui est de beaucoup supérieur par la facture puissante, par le fini du modelé, par la vérité du mouvement.

Plus loin, vient le joli monument de la Société du Pélican, élégamment paré, richement orné. Puis, celui du "Washington Artillery", surmonté de la statue que l'on connaît.

Nous arrivons à la gauche, on aperçoit les tombes monumentales des sociétés italiennes de St-Barthelemy, de la Comtesse Entellina, et celle de la Société Excelsior des Jeunes Gens ; toutes trois, fort entourées, et très brillamment ornées. Au milieu d'une foule, nous passons, un groupe de dames s'attire nos regards ; plusieurs étaient montées sur des chaises, étonant sur le jour des couronnes, des lyres, des devises qui rappelaient les antécédents de ceux qui dormaient là du dernier sommeil.

Nous voici devant l'immense tertre circulaire sur lequel s'élève le monument funèbre de l'Armée de la Virginie du Nord (division Louisianaise), monument également surmonté de la statue d'un confédéré. Au bas, des lions, de ce côté. Quelle en est la raison ? C'est que dans la crypte reposent les restes de Jeff. Davis, que chacun veut visiter. Il y fait aussi clair qu'en plein air, à cause des jours que l'on a fort habilement pratiqués dans la voûte.

Nous rentrons en ville, en toute hâte, et nous nous dirigeons presque à la nuit tombante vers les cimetières du Lycée. L'un dernier, la matinée avait été plus vieuse. La population n'avait pu hasarder ce voyage que fort tard, dans l'après midi, il y avait encombrement, quand nous y étions arrivé.

C'est le contraire qui a eu lieu, cette année. Le soleil s'était levé radieux ; le temps était magnifique. Chacun s'était empressé d'aller de bonne heure porter un souvenir aux morts bien aimés. Le vide commençait à se faire, quand nous sommes descendu du pont pour parcourir le cimetière St-Louis. Il avait évidemment reçu de nombreuses visites ; les fleurs déposées en masse sur chaque tombe nous en disaient d'abondantes preuves. La aussi reposent les restes de bien des patriotes qui ont bravement risqué leur vie pour leur pays. Ils n'ont pas été plus oubliés ici qu'ailleurs. Les mains pieuses ont été jusqu'à leur apporter des souvenirs pour leurs tombes. Nous citerons celles du colonel Dreux et du Père Turgis.

En somme, journée triste, mais encourageante. Il n'y a jamais à désespérer de ceux qui ont du cœur.

Coup de couteau.—Hier, à 4 heures de l'après-midi, une discussion a eu lieu rue Liberté No 29, entre Sam Steel et Mollie Tall, couleur.

Mollie a reçu un coup de couteau à l'aine et Steel a pris la fuite. La blessée a été transportée à l'hôpital.

Accident.—Hier soir à 3 heures, un garçon d'écurie du nom de Martin Gallagher a été frappé en pleine poitrine par une ruade qu'il poussait. Il a été transporté chez lui rue Esplanade, près Bayou.

Ecrasé.—Hier soir, à 7 heures 15, John Lothman, âgé de 27 ans et employé à la presse à coton Orleans, a été renversé par le char No 7 de la rue Tchoupitoulas. Lothman qui était ivre attendait le char au coin des rues Peters et Hunter, et l'ayant vu venir n'est avancé, ne s'apercevant pas qu'il se trouvait sur la voie.

Le véhicule lui a écrasé les deux jambes au-dessus de la cheville. On a immédiatement appelé les étudiants qui l'ont amené à l'Hôpital où il est arrivé dans un état très critique.

La nécessité a été portée contre Robt. Hanley, le conducteur, qui dit ne pas avoir vu Lothman à cause de l'obscurité.

Le feu.—Hier à 11 heures 30, le feu a causé pour $5 de dommages au toit d'une maison située rue St-Joseph entre les rues Constance et Patton et appartenant à M. Genella.

A la même heure, un commencement d'incendie causé par le mauvais état d'une cheminée, a éclaté au No 53 de la rue aux Remparts. L'immeuble qui est assuré $3,000 à la compagnie Sun, appartient à M. J. F. Gross, et est occupé par lui comme magasin de phanomènes, a été endommagé pour environ $75.

Le mobilier, qui a subi pour $200 de dommages est assuré pour $1,000 à la Compagnie Germania.

Le stock, assuré pour $350 à la même compagnie, il a été légèrement endommagé.

—C'est par erreur que nous avons publié que la succession de M. Théodule Buisson a été ouverte.

Nos certificats ne sont et exagérés et fausses, mais bien, des faits vrais, attestant les cures merveilleuses de la Salsepareille d'Ayer.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. **Brown's Iron Bitters** rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

Un pique-assiette célèbre se présente chez des amis au moment du dîner.

—Je savais, cher ami, dit il au maître de la maison, que tu avais du monde à dîner ce soir. On m'a dit que vous étiez trois, et ta femme est si superstitieuse.

—Nous ne sommes que douze

—Je reste tout de même. Il faut corriger les femmes de leurs superstitions.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Vote de confiance dans le Cabinet.

Sydney, N. Galles du Sud, 1er novembre.—A l'Assemblée législative, une motion exprimant un manque de confiance dans le gouvernement a été battue par 40 voix contre 22.

Le journal Italie et le bill McKinley.

Rome, 1er novembre.—Le journal *Italie* écrit que le consul général américain en Italie, a envoyé un memorandum à la Chambre de Commerce dans le but de corriger des commentaires erronés publiés par la presse européenne sur les effets du bill McKinley. Le consul général déclare que la nouvelle loi est favorable aux intérêts italiens, et tendera à augmenter le commerce italien avec les Etats-Unis.

Arrestation d'émeutiers.

Berne, 1er novembre—De nombreuses arrestations d'émeutiers ont été faites à Lugani. On croit que le canton turbulent du Tessin sera divisé en deux cantons.

La capture de Vitu.

Zanzibar, 1er novembre—Un rapport officiel dit que les Anglais ont eu quatre hommes blessés pendant l'attaque sur Vitu.

Les indigènes ont eu cinquante hommes tués et un grand nombre blessés.

L'Académie des Arts de Munich.

Munich, 1er novembre—L'Académie des Arts de cette ville a conféré le titre de membres à M. Walter W. Ouless, le peintre; à Reid, de Londres ; à M. Guthrie, de Glasgow ; à M. Robert W. Macbeth, le graveur et M. Harris Thorny-croft, le sculpteur.

Le roi Charles de Portugale.

Lisbonne, 1er novembre—Le roi Charles a rendu visite aujourd'hui au Capt. Schley à bord du croiseur des Etats Unis *Baltimore*.

Sa Majesté portait l'uniforme d'un amiral portugais.

Les officiers du *Baltimore* ont fait Sa Majesté inspecter minutieusement le croiseur américain.

Nouvelles berlinoises.—Copyright.

Berlin, 1er novembre.—La *Gazette de Cologne* commentant la question relative à une guerre de tarif contre les Etats-Unis, dit qu'une pareille idée est illusoire, et que les difficultés qu'il y aurait à réaliser un pareil projet sont insurmontables.

Les membres du parti du centre qui récemment étaient enclins à accepter l'aide des socialistes pour demander que le gouvernement consente au retour des Jésuites, ont commencé une guerre acharnée contre les socialistes.

Le Dr Windthorst dans une conférence à Cologne avec les chefs catholiques du Rhin, a décidé de séparer entièrement la politique du parti du centre de celle des socialistes, et de commencer une guerre active contre ceux ci dans tout le pays.

Des assemblées de catholiques ont eu lieu à cet effet à Baden, Wurtemberg et en Bavière.

Les chefs du parti du centre, en vue de l'hostilité radicale des socialistes, ont résolu de traiter ceux-ci comme des adversaires irréconciliables.

L'empereur Guillaume a donné l'ordre de poursuivre M. Falseweldt, rédacteur du *Potsdamer Zeitung*, pour avoir publié les remarques faites par l'empereur dans un toast porté au duc de Connaught à un dîner donné par le régiment des hussards de Leither, duquel régiment le duc est colonel honoraire.

La presse française a critiqué la présence du duc de Connaught à un banquet pour célébrer l'anniversaire de la chute de Metz, ainsi que sa présence au dîner des hussards, où l'empereur a appelé le duc un officier allemand digne de conduire les hussards dans l'ennemi. Les journaux français demandent si le futur commandant en chef de l'armée anglaise devrait ainsi s'identifier avec l'armée allemande.

Le bruit court que M. Waddington, ambassadeur de France en Angleterre, a dit à lord Salisbury, que la présence du duc de Connaught à l'anniversaire de Metz et la teneur du toast de l'empereur d'Allemagne, sont considérés comme offensantes p